Denis THOUARD, Bénédicte ZIMMERMANN (éds.),
Simmel, le parti-pris du tiers

Paris, CNRS Éditions, 2017, 446 p.

Denis Pelletier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45236>

DOI : 10.4000/assr.45236

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 376-378

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Denis Pelletier, « Denis THOUARD, Bénédicte ZIMMERMANN (éds.), Simmel, le parti-pris du tiers », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 16 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45236> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45236>

Ce document a été généré automatiquement le 16 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Denis THOUARD, Bénédicte ZIMMERMANN (éds.), *Simmel, le parti- pris du tiers*

Paris, CNRS Éditions, 2017, 446 p.

Denis Pelletier

RÉFÉRENCE

Denis THOUARD, Bénédicte ZIMMERMANN (éds.), *Simmel, le parti-pris du tiers*, Paris, CNRS Éditions, 2017, 446 p.

- 1 Ce livre réunit quinze auteurs, philosophes, sociologues et historiens, autour de la figure de Georg Simmel, qui occupe dans l'histoire de la sociologie la position originale d'un précurseur excentré, tout à la fois cofondateur et *outsider* de la tradition sociologique. Tous les contributeurs ne sont pas des « simméliens » patentés, l'un des objectifs mis en avant par Denis Thouard et Bénédicte Zimmermann étant d'ouvrir ainsi de nouveaux espaces à la lecture de Simmel. L'axe de l'ouvrage est pourtant fermement tracé dès l'introduction. Le Simmel dont il est ici question « explore une pensée tierce, entre une théorie de l'expérience sociologique et une théorie des formes de l'action réciproque » (p. 11), et cette pensée tierce est avant tout une « pensée du tiers », c'est-à-dire une pensée dont l'objet privilégié n'est pas l'individu ni la société, mais bien la relation, le système de rapports réciproques entre acteurs, entre institutions et entre objets, à travers lequel le fait social se construit.
- 2 Contre une réception française qui, dans le sillage de Raymond Aron et de Lucien Freund, a longtemps consacré un Simmel théoricien de l'individualisme méthodologique et du subjectivisme, les auteurs inscrivent clairement son œuvre dans la perspective, voire à l'origine même, de la tradition sociologique de l'interaction. D'où l'importance, dans ce livre, de la première partie qui met en regard les réceptions française (Sylvain Laurens) et américaine (Donald Levine) de Simmel au cours du xx^e

siècle. À juste titre, les auteurs font le choix de Levine, dont ils publient aussi en conclusion une version légèrement abrégée de l'un des derniers textes (il est mort en 2015), sous le titre « Georg Simmel : toujours à suivre ». Une telle perspective fait de Simmel le précurseur, sinon l'inventeur, d'une voie médiane de la sociologie, à distance du constructivisme durkheimien comme de la sociologie historique de la domination pensée par Weber, voie médiane dont la postérité visible passe par l'école de Chicago mais qui imprègne discrètement, aujourd'hui encore, toute sociologie attentive à la notion d'interaction. Reste que ce qui frappe dans ce livre, c'est la manière dont il est construit sur un dialogue avec la sociologie allemande bien davantage qu'avec la sociologie américaine.

- 3 La seconde partie est consacrée à quatre réflexions sur cette « pensée du tiers », sous l'angle du dialogue entre philosophie et sociologie qui est un autre enjeu de la lecture de Simmel. Denis Thouard montre que « le tiers est d'abord la complexité des relations dans lequel tout phénomène social se trouve pris et apparaît, observateur compris » (p. 115). « Observateur compris » : c'est bien sûr là un aspect essentiel, autour duquel s'est déployé le débat sur un Simmel « relativiste » et précurseur de la « postmodernité », tel qu'il a été interprété en France par les héritiers de Freund. Thouard récuse cette lecture, en soulignant notamment l'héritage hégélien de Simmel : « S'il y a un ancêtre caché de la *Sociologie*, c'est bien plutôt le Hegel de *La phénoménologie de l'Esprit*, qui dissout toute positivité dans le jeu des relations de reconnaissance mutuelle » (p. 123).
- 4 C'est là faire de Simmel, avant tout, un auteur dont l'actualité tiendrait à sa pensée de la *modernité*, et c'est la thèse qui domine le livre, articulée sur les enjeux de la différenciation sociale. Dans cette seconde partie, Gregor Fitzi souligne les affinités entre la pensée de Bourdieu et celle de Simmel, tandis que Laurent Thévenot revient, à la lumière de Simmel, sur sa propre sociologie de la « mise en forme de l'humain », postérieure à ses travaux avec Luc Boltanski. Soulignons enfin la très passionnante lecture par Bénédicte Zimmermann de la pensée simmélienne du pouvoir, entre domination et émancipation, rapport de force et capacité d'agir. Un des apports centraux de ces quatre textes tient à la manière dont, loin de renoncer à la lecture classique de Simmel en termes de dialectique entre forme et contenu, ils l'intègrent dans une perspective renouvelée par l'idée du « tiers ».
- 5 Le reste de l'ouvrage développe des points de vue plus spécialisés sur Simmel : « le travail et la genèse de la valeur » (3^e partie), les « croyances sociales » (4^e partie), l'invention d'une « épistémologie de l'individuation » à travers ses essais sur l'art, l'histoire ou la pédagogie (5^e partie). Chacune des contributions peut se lire au regard des questions de sociologie générale posées en ouverture : la construction intelligente de ce livre collectif contribue grandement au profit que l'on tire de sa lecture. Cette chronique s'adressant aux lecteurs des *Archives*, je soulignerai notamment l'intérêt de l'article de Joan Stavo-Debaugé, précieux par la manière dont il dégage l'œuvre de Simmel de la lecture partielle et partielle qui a permis de l'annexer au courant « post-séculier » lié au fondamentalisme protestant (Plantinga, Wolterstoff, etc.). En plaçant Simmel dans le sillage de la tradition libérale protestante allemande, Stavo-Debaugé l'enrôle dès lors dans un combat qui vise aussi le relatif aveuglement d'auteurs comme Charles Taylor, Jürgen Habermas ou même le dernier John Berger, face à une pensée post-séculière fortement marquée par ses origines fondamentalistes. L'analyse

mériterait sans doute quelques nuances, mais elle ne peut certes pas être balayée d'un revers de la main.

- 6 Dans un chapitre intitulé « La crise de la religion et l'art de vivre. Une relecture de *La religion* », Volkhard Krech, dont les *Archives* ont récemment publié une contribution déjà consacrée à Simmel, se livre à une intéressante comparaison entre les deux versions (1906 et 1912) de l'essai sur *La religion*. Il soutient notamment que la complexification de la pensée de Simmel d'une part, le renforcement de l'accent mis sur le pôle personnel de l'expérience religieuse dans l'essai de 1912 de l'autre, sont tributaires de son intérêt grandissant pour la philosophie de la vie dans la dernière partie de sa carrière. Dans son premier article sur la question religieuse (1898), écrit Krech, Simmel « avait défendu la thèse d'un rapport de réciprocité entre les processus de socialisation et la représentation religieuse et différenciée du monde » (p. 270). En 1912, il « cherche avant tout à comprendre la catégorie purement formelle du religieux comme une forme fondamentale de la conscience humaine, qui peut se réaliser aussi bien dans les comportements sociaux que dans des idées véritablement religieuses » (p. 279). C'est à partir de cette évolution que l'on peut comprendre le parallèle auquel Krech se livre ensuite entre Simmel et les travaux de Michel Foucault sur le gouvernement de soi.
- 7 On sait la faible réception de Simmel dans la tradition française de sociologie religieuse, en dépit de quelques textes isolés de Jean Séguy, Patrick Watier et Jean-Paul Willaime, et des travaux récents d'Anne-Sophie Lamine. Les articles de Stavo-Debauge et de Krech, ainsi que ceux de Jacques Le Rider, sur une lecture comparée des effets de censure chez Simmel et Freud, et de Louis Quéré sur la notion de confiance, qui me paraît faire écho à l'entrée de Benveniste sur le binôme « créance-confiance » dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, ouvrent quelques pistes pour rendre compte de cette réception limitée. L'une d'entre elles tient à la dimension fortement spéculative de l'œuvre de Simmel et de ses lecteurs germanophones. Ce qui est ici en jeu, c'est d'abord l'absence chez Simmel de tout recours à l'enquête sociologique proprement dite : son « empirisme » est strictement philosophique, faute d'un rapport à l'enquête historique comme chez Weber, anthropologique comme chez Durkheim. C'est aussi la manière différenciée dont les traditions germanophone et francophone ont construit le rapport entre sociologie et philosophie, sous la forme d'une prise d'autonomie revendiquée côté français, d'un dialogue poursuivi côté allemand.
- 8 Mais j'aimerais souligner surtout combien le refus par Simmel de toute relation univoque et surplombante entre le sociologue et ses objets d'étude, qui le rend si intéressant pour nous par la radicalité de son recours à une pensée de l'interaction, le conduit dans le même mouvement à un système argumentatif toujours plus mouvant, où les interactions sont de plus en plus nombreuses et complexes, en sorte que l'objet de la sociologie finit par se confondre avec la vie même, au rebours de la tendance qui l'a emporté dans la tradition française à découper les objets sociologiques dans l'épaisseur du « réel ». Il en résulte que la lecture de Simmel est toujours suggestive, parce qu'il a su imaginer une sociologie de l'interaction dans le simple jeu croisé de concepts empruntés à la métaphysique, mais que son œuvre offre peu d'outils pour l'enquête telle que nous la concevons aujourd'hui. La principale question posée par ce livre est dès lors de savoir si la notion de « tiers », que proposent ses auteurs, est susceptible de rendre à la pensée de Simmel une forme d'« efficacité » sociologique.